

Emploi

«Je ne casse jamais un rêve»

Portrait Alors que des milliers d’élèves entament leurs dernières années scolaires, les professionnels de l’orientation sont là pour les aider à trouver leur voie. Rencontre avec Lauriane Limanton.

Emily Lugon Moulin
Office cantonal d'orientation
scolaire et professionnelle

Elle a dans sa voix et sa prestance l’assurance des professionnels qui connaissent leur métier sur le bout des doigts. Conseillère en orientation depuis dix-huit ans, Lauriane Limanton nous reçoit dans son bureau chaleureux de Cossonay. Entre les rendez-vous, les tâches administratives, les réunions avec ses collègues de l’Office cantonal d’orientation scolaire et professionnelle (OCOSP) et les visites dans les classes, elle jongle avec ses responsabilités, animée d’une motivation renouvelée chaque rentrée. «Il n’y a

«Mon rôle est d’éclairer, de conseiller, d’aider à comprendre et non d’orienter au sens propre. La décision quant à son avenir revient toujours au jeune.»

Lauriane Limanton
Conseillère en orientation.

pas de journée type, sourit-elle. En ce début d’année scolaire, je me présente dans les classes de 10^e pour expliquer ce que je fais et comment les élèves peuvent me contacter. Je reçois ensuite une moyenne de vingt personnes par semaine, mais le chiffre peut vite grimper certaines périodes de l’année.» Pour bénéficier de son expertise, il suffit de frapper à sa porte, de lui écrire un mail ou de faire le lien avec son enseignant ou son enseignante. Sans rendez-vous obligatoire et sans formalités inutiles. Les parents sont également les bienvenus. «Mon rôle est d’éclairer, de conseiller, d’aider à comprendre et non d’orienter au sens propre, tient-elle à préciser. La décision quant à son avenir revient toujours au jeune.»



Lauriane Limanton accompagne les jeunes en fin de scolarité obligatoire depuis près de deux décennies. Emily Lugon Moulin

Concrètement, les conseillers et conseillères en orientation accompagnent les élèves à traverser ce moment charnière où l’école obligatoire se termine et où la suite commence. Apprentissage, école de culture générale, maturité gymnasiale: les chemins sont multiples et faire un choix peut parfois être angoissant. Lauriane Limanton et ses collègues jouent donc un rôle de soutien dans ce processus. «Je pose des questions, j’écoute, j’informe. Puis on réfléchit ensemble à comment réaliser leur projet mais aussi à envisager un plan B en cas de difficultés.»

La 10^e pour explorer et la 11^e pour concrétiser
Dès la 10^e année, les élèves en voie générale abordent la question de leur avenir lors des cours d’AMP (Approche du monde professionnel). Ces périodes sont animées

par leur maître ou maîtresse de classe, avec l’appui des conseillères et conseillers en orientation. Pour les élèves en voie pré-gymnasiale, des ateliers d’échange sont organisés sur le gymnase et sur l’apprentissage. Dans les deux cas, la connaissance des métiers et des formations se conjugue avec celle de ses propres qualités et intérêts.

S’informer pour choisir sa voie

De novembre à mai, les élèves dès la 9^e peuvent participer à une trentaine de séances Info-Métiers les mercredis après-midi: visites d’entreprises, rencontres avec des professionnels et des apprentis, dans des domaines comme la santé, la construction ou l’informatique. En novembre, le Salon des métiers et de la formation de Lau-

Ces réflexions sont nourries par des activités proposées en classe ainsi que par la découverte et l’exploration des pages internet de l’orientation vaudoise (vd.ch/orientation et zoom-vd.ch) et suisse (orientation.ch). «Ces sites regorgent de ressources très utiles. On y trouve des informations sur les filières de formation, des films et des podcasts sur

sanne réunit pendant six jours près de 500 formations dans des secteurs variés. Les Centres d’information sur les études et les professions (CIEP) proposent des entretiens personnalisés et une aide à la recherche d’informations sur les métiers et les formations.

Pour plus d’infos: vd.ch/orientation

les métiers. Mais aussi de nombreux contenus pratiques comme les dates des portes ouvertes, les délais d’inscription et comment créer un dossier de candidature. Sans oublier la bourse des places d’apprentissage qui recense la majorité des postes ouverts», détaille la spécialiste. La 11^e année sert ensuite à concrétiser un projet: chercher une place d’apprentissage, postuler, préparer les entretiens. «Plus on attend, plus c’est compliqué et stressant», avertit la professionnelle. Pourtant, elle reçoit souvent des élèves et des familles qui s’adressent à elle en urgence, en fin de 11^e, quand les délais approchent. «Là, j’explique, je rassure, je montre que rien n’est perdu. On fait le point et on priorise.» Chaque situation est différente, chaque jeune arrive avec son histoire. Certains ont un

projet solide mais manquent de confiance ou de connaissances pour franchir le pas. D’autres ont des objectifs ambitieux qu’il s’agit non pas de tempérer, mais d’accompagner. «Je ne casse jamais un rêve. Mais on réfléchit ensemble à comment mettre toutes les chances de son côté et quelle alternative prévoir», explique la conseillère en orientation.

S’informer pour atteindre son objectif

Parmi les élèves suivis par Lauriane Limanton, Maelly, 15 ans, fait partie de celles qui avaient une idée précise en tête: devenir infirmière en pédiatrie. Ce métier, elle l’a expérimenté lors d’un stage découverte qui lui a permis de confirmer son intérêt. «Depuis toute petite, j’ai su que je voulais travailler dans le domaine des soins», dit-elle. Élève en 11^e voie générale, Maelly a poussé la porte de la conseillère en orientation pour comprendre comment y arriver concrètement. «Les rendez-vous m’ont permis de répondre à certaines questions et à connaître toutes les possibilités après l’école.» Ce qui l’a aussi beaucoup aidée? Relai-Entreprises, un dispositif vaudois piloté par l’OCOSP qui facilite la mise en contact des élèves avec le monde professionnel pour trouver des stages.

Un métier au service des autres

C’est d’ailleurs aussi lors d’un stage que Lauriane Limanton a eu la conviction que le conseil en orientation était fait pour elle. «Je voulais faire un métier concret, être une aide directe. Le monde du travail m’intéressait particulièrement», précise celle, qui, comme la très grande majorité de ses collègues, est titulaire d’un master en psychologie. Et dix-huit ans plus tard, sa motivation est intacte. «Voir un jeune ou une famille repartir soulagés avec le sourire donne tout son sens à mon métier.» Les élèves ont-ils changé au fil des générations? «Pas tant que ça, sourit-elle. Ils ont toujours des envies, des rêves. Il y a de nouveaux métiers, des nouveaux outils, mais au fond, les ados restent les mêmes.»

L’œil du pro

L’IA est déjà dans leurs cartables: apprenons aux élèves à s’en servir

Des salles de classe du primaire aux auditoriums des universités, nos élèves utilisent massivement l’intelligence artificielle pour rédiger leurs dissertations, résoudre leurs exercices, construire leurs arguments et produire leurs analyses, le plus souvent sans cadre, sans formation et sans le recul nécessaire. Ce n’est pas une tendance à venir, c’est le quotidien de nos classes. Et pourtant, la Suisse continue de l’ignorer.

Ailleurs, plusieurs autres pays ont déjà tranché. Les Émirats, la Chine, la Corée du Sud, l’Inde, Singapour: l’IA est matière obligatoire dans leurs écoles, dès le primaire. Ces pays esti-

ment qu’un outil aussi puissant ne peut pas rester en marge de la scolarisation. En Suisse, le brevet fédéral de spécialiste en IA a démarré en 2025 et ses premiers diplômés sortiront en 2026, mais il n’existe toujours aucun programme national pour la scolarité obligatoire, alors que l’IA transforme déjà les métiers auxquels nos élèves se destinent. Nous formons des experts, mais nous négligeons la base: nos enfants.

Le vrai risque n’est pas que les élèves utilisent l’IA. C’est qu’ils lui délèguent trop vite l’effort de penser. Quand une machine rédige, reformule, argumente, résout des problèmes

«L’enjeu n’est pas de protéger les élèves de l’IA, mais de leur apprendre à s’en servir sans s’y abandonner. Ce n’est pas seulement une question de moyens, mais une question de priorités.»

à sa place, l’élève perd l’occasion de construire son raisonnement, de développer son jugement, d’apprendre à nuancer, de travailler en équipe. Le résultat? Une pensée critique anesthésiée et un appauvrissement graduel des compétences cognitives et relationnelles, celles-là mêmes qui permettent de comprendre le monde, de collaborer et de savoir prendre des décisions. Les chercheurs parlent aussi du phénomène d’*emotional offloading*: en déléguant leur raisonnement émotionnel à l’IA, les jeunes ne développent plus les compétences humaines fondamentales que sont l’empathie, la résilience et l’intelligence émotion-

nelle, précisément les aptitudes que le marché du travail de demain réclamera le plus.

La solution existe pourtant. L’enjeu n’est pas de protéger les élèves de l’IA, mais de leur apprendre à s’en servir sans s’y abandonner. Ce n’est pas seulement une question de moyens, mais une question de priorités. D’autres pays l’ont compris avant nous. Cela implique des programmes clairs, des enseignants formés et une vision nationale: enseigner l’IA tôt, apprendre à la questionner, à en évaluer les résultats, savoir quand et à quelle fin l’utiliser, tout en cultivant la pensée critique et l’intelli-

gence émotionnelle, ces aptitudes profondément humaines. Former des élèves capables d’utiliser la technologie avec discernement, c’est déjà former les adultes dont la Suisse aura besoin demain.

*ESM, École de management et de communication

esm.ch



Caroline Zirakzadeh
spécialiste en leadership et en stratégie d’entreprise, intervenante à l’ESM*